

TEXTE CORRIGÉ DE LA DICTÉE RONSARD 2016

Jusqu'à ce que le poète se **fit cygne**, une dernière fois, pour faire entendre son chant sublime. En **tant** que Poète des Amours, Ronsard composa durant sa jeunesse des centaines de sonnets et d'odes finement **ciselés**, **mis** en musique et **chantés** dans toutes les cours d'Europe. Au-delà de leur qualité littéraire et de leur **fraîcheur**, ces œuvres présentent une vision très conventionnelle de la femme désirable, donc digne, selon le poète, d'être aimée. Dans son premier poème publié en 1547 grâce à Jacques **Peletier**, Pierre avait défini un standard des canons féminins **espérés** (**voire** exigibles !), afin de présenter un portrait idéal, reproductible et reproduit à **l'envi**, portrait qui allait concerner la plupart des amies chantées par le poète. Il fallait tout d'abord qu'elles fussent très jeunes, « l'âge non **mûr** mais verdelet encore, ». Il était souhaité qu'elles eussent "les cheveux **tors**", "l'œil noir" et "brun le teint", "un petit **tétin** rondelet", une bouche imitant(e) la rose", "la taille droite", "l'estomac plein", "le **flanc** haussé", "la cuisse faite **au tour**", "la dent d'ivoire", "le pied petit", "la main languette", "une lèvre au beau **vermeil**" et "une voix qui **surpassât** celle du luth". Il reprendra en 1555 l'inventaire de tous ces **appas** dans un très long poème, commande fictive d'un portrait de sa mie à Janet (le peintre François Clouet). Il est à **noter** que ce n'est donc point tant la dame qui est aimée que son image, son physique, son apparence et l'attente des plaisirs que le poète se croit en droit d'attendre **d'elle**. Seule allusion à la personnalité de cette amie idyllique : "l'esprit naïf" donc peu averti, ce qui allait de **pair** avec l'inexpérience et l'innocence. Nous ne sommes pas très éloignés de ce qu'on appellerait aujourd'hui "la femme objet". Son esprit, sa culture, sa conversation ne sont pas des priorités. Qu'elle **fût** belle, encore plus belle que ses deux sœurs, justifia que Marie de Bourgueil **fut** (ou **fût**) préférée à ces dernières. Quant au déroulement du scénario amoureux avec ces amies de jeunesse, il se fera selon une chronologie immuable : rencontre, coup de foudre, impatience du poète très vite en souffrance de ne pas se voir récompenser **davantage**, en particulier par l'obtention du cinquième point : il fallait bien préserver l'honneur des dames dont le poète dissimula presque toujours l'identité. Puis **venait** inexorablement le temps des reproches véhéments, du dépit et de la rupture, au grand **dam** de ses lecteurs qui suivaient avec passion les amours du poète au point de le juger sévèrement, particulièrement quand il abandonna Cassandre.

A côté de ces poèmes plutôt sages, bien que baignant dans un érotisme **subtil** le poète élargit très vite la palette du registre amoureux pour conter des amours **virtuelles** ou **réelles** d'une tonalité beaucoup plus audacieuse. Dès le Bocage de 1554, (alors qu'il n'avait que trente ans), il confessa avoir en "sa jeunesse folle", hanté des lieux malfamés et espéré ne jamais sentir "poulains, chancre, ni vérole". Ce fut pourtant, dès 1540, selon ses biographes, à l'occasion d'une de ces incartades dans quelque **bordeau** de **Hagenau** qu'il contracta peut-être la maladie, cause de la demi-surdité qui **l'affecta** toute sa vie. Aux amies victimes de **l'archer** Cupidon et chantées dans les Amours, se joignirent donc, semble-t-il, très tôt des femmes ayant vécu et **pratiquantes** du culte l'Eros. **Oubliées** en 1985 pourtant les pièces érotiques par un certain détracteur **ignare** qui osa qualifier globalement l'ensemble des poèmes de « **mignonnets** ». Ronsard n'hésitait jamais à investir le vaste **champ** des « *prés mignards et frétilards* » pour nous livrer des poèmes particulièrement coquins. Les dames prenaient chair et la frustration du poète n'était plus nécessairement de rigueur. Bure, la jeune ribaude, si "chaude sous sa cotte", eut l'honneur de deux poèmes dans lesquels Ronsard exposa, sans retenue les détails de ses **ébats**, tout en admettant que sa virilité déjà se faisait parfois incertaine. Il se dit des "reins **faible**" et proposa de piètres excuses : "Un coup suffit la nuit", "mon cas n'est pas mon doigt." Il espérait obtenir l'indulgence de la belle en rappelant que **naguère** il "rompait huit ou neuf fois son bois..." Toutefois, le démon de la chair de ne le quitta jamais quand bien même il réclama à **cor** et à **cri** la "délivrance d'amour", Il désignait alors essentiellement les souffrances de l'âme quand le corps était inassouvi.

Au soir de sa vie, des désirs **plein** la tête, il s'enflammait pourtant encore, demandant à sa mie de lui accorder "mille baisers d'amour, colombins, "à lèvres demi-closes", "à langue serpentine". Ce furent, **semble-t-il** les derniers vers enflammés de Ronsard, publiés en 1584, peu avant **l'envol** final de celui qui se considérait comme l'oiseau **favori** d'**Apollon**.